

Séance n°6 (11 décembre 2003) : l'Ecole de Chicago.

Introduction

- Forte croissance urbaine, désorganisation sociale, volonté réformatrice. Cf. Manuel p. 304.
- Facteurs initiaux : aides des milieux d'affaire (fondation Rockefeller), des réformateurs sociaux, notamment religieux (église baptiste), et des intellectuels qui vont s'installer dans des quartiers pauvres (cf. Nels Anderson dont nous avons parlé la dernière fois).
- Ces facteurs se modifient dans les 30s et au-delà, mais l'école perdure
- Un volet substantiel (étude de Chicago), un volet méthodologique :
 - biographies, cf. Thomas et Znaniecki
 - définition de la situation (« Théorème de Thomas »), cf. Manuel p. 305 ; proximité de Weber.
- Biblio : ouvrage de Grafmeyer et Joseph.
- [Problématique] Quels sont les principaux apports de l'Ecole de Chicago à la compréhension de ce qu'est une ville ?
- 2 axes : individuel, collectif.

I. La mise en lumière d'une « personnalité urbaine »

Cette partie synthétise plusieurs textes :

- Georg Simmel : « Digressions sur l'étranger », 1908
- Georg Simmel : « Métropoles et mentalité », 1903
- Robert Ezra Park : « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », 1925.

A. La grande ville, intellectuelle et rationalisée

- **Intellectualisme** de la grande ville ; fréquence des contacts entre individus en son sein: Le fondement psychologique sur lequel s'élève le type de l'individualité des grandes villes est l'intensification de la stimulation nerveuse (p. 62bc [on mesure la valorisation positive de la métropole : c'est elle qui mobilise « les couches les plus élevées de notre psyché »]).
- Les villes sont **les sièges de la plus haute division économique du travail** → nécessité de se spécialiser, de rationaliser son activité pour faire face à la concurrence, y compris quand on est mendiant (cf. Park p. 97b).
- **Monétarisation, rationalisation et anonymisation des relations** dans la grande ville (p. 63b) ; analogie avec Tönnies évoqué lors du dernier cours. [D'où, par contre-coup, l'intérêt pour « la relation pure » dont parle Giddens à propos de la modernité, si on accepte l'équation ville = modernité]
- **Stricte régulation du temps** (p. 65a, « A supposer... » [à rapprocher de Jaillet sur Toulouse : les cadres dynamiques ne supportent pas l'attente, veulent planifier toute leur journée])

B. La ville favorise-t-elle les comportements originaux ?

- La **réserve** et l'**aversion voilée** sont pour nous, dans ce contexte, des moyens de nous protéger qui nous confèrent en même temps notre liberté (p. 67c)
- **Attitude blasée** « Il n'y a peut-être pas de manifestation psychique aussi inconditionnellement réservée à la grande ville que l'attitude blasée » (p. 66b) [cf. certaines pubs de *Zurban*, qui disaient quelque chose comme « pour ceux qui ont tout

essayé » → pas étonnant qu'un magazine destiné spécifiquement aux urbains ait dans son cœur de cible des personnes qui se sentent blasées].

- La ville **tend à raboter les particularités** ; ce pourquoi Nietzsche ne l'aimait guère. Ceci est particulièrement vrai pour les petites villes, alors que dans les grandes « la proximité corporelle et l'exiguïté rendent à plus forte raison évidente la distance mentale » (p. 71a ; Il est question de Nietzsche plus haut) [Forte analogie avec Chamboredon & Lemaire]
- Les villes, **sièges par excellence de la distinction** [au sens de Bourdieu ; le mot ici n'est pas employé, Simmel préfère « singularisation »] (p. 74a). Pour réagir contre la brièveté des rencontres qui ne laisse que peu de temps pour impressionner, et le fait que les gens sont facilement blasés. C'est dans les grandes villes qu'on trouve le plus d'extravagants.

C. La grande ville, lieu privilégié de l'observation sociale

- L'étranger allie distance et proximité (p. 53b). Expliquer.
- Il apparaît en général comme commerçant (p. 54b), dépourvu de racines (p. 55b), objectif (p. 55c – 56a ; pratiques des villes italiennes qui faisaient appel à des juges venus d'ailleurs pour ne pas être lié aux intérêts locaux [ex dans *Le marchand de Venise*]).
- Mise en lumière des personnalités extrêmes, cf. Park, p. 130

II. L'approche écologique du phénomène urbain.

A. Le développement « naturel » de la ville

Ernest W. Burgess, « La croissance de la ville », 1921.

- cf. schéma 1 sur diapo
- 1^{ère} logique : développement concentrique de la ville, c'est-à-dire une logique spatiale. Burgess parle de « succession, processus qui a été étudié de façon détaillée en écologie végétale ».
- Secteurs, en partant du centre vers la périphérie :
 - Centre des affaires (*loop*, c'est-à-dire « boucle », car entouré d'une ligne de métro aérien ; 500 000 personnes y rentrent et en sortent chaque jour)
 - « Zone intersticielle », investie progressivement par les affaires, mais en attendant, elle est intersticielle autant du point de vue de l'espace urbain que du point de vue social → gangs, qui combrent une lacune de l'organisation sociale, répondent à un manque [cf. *Le Parrain* de Francis Ford Coppola]. C'est là aussi que se trouve le quartier des hobos (Chicago, plus grand nœud ferroviaire du pays).
 - Zone résidentielle des ouvriers qui ont fui la désorganisation de la zone intersticielle, mais qui désirent vivre à proximité de leur travail
 - Zone résidentielle « de luxe », des quartiers réglementés et fermés, ou des maisons individuelles, ou des immeubles de luxe (*bright light area*)
- 2^{ème} logique, d'établissement de groupes, de ségrégation par appartenance à des groupes sociaux (cf. diapo 2 ; avec le lac Michigan qui coupe le schéma en deux):
 - différents quartiers : China Town, Petite Sicile, Ghetto (juif), quartier des appartements meublés, ... Dans la zone intersticielle, ce sont en général des primo immigrants, qui combinent les héritages du vieux monde et leurs adaptations américaines.
 - A la génération suivante, en cas de succès économique, passage dans la zone 3 : ghetto → Deutschland, par analogie avec les maisons plus cossues des juifs en Allemagne ; petite Sicile → Italiens ; et on rêve de pouvoir s'établir dans la zone 4.
 - Phénomènes de tri des individus, de ségrégation, ex du Black Belt : D'abord situé seulement dans la zone intersticielle, puis s'est étendu à la faveur réussite économique de ses occupants vers la zone 3. Mais fuite des blancs devant les noirs → baisse des loyers →

extension favorisée. → difficile de dire si cette ségrégation est intentionnelle ou non : pas de discrimination ouverte vis-à-vis des noirs, mais agrégation des blancs entre eux, qui par contrecoup produit de la ségrégation.

- Pour mémoire (TH. Schelling, *La tyrannie des petites décisions*, 1980) : 3 types de ségrégation : 1) découlant action organisée, éventuellement illégale (ex : Kukuklan) ; 2) processus de différenciation sociale (ex : les bien habillés évitent les mal habillés, les riches les pauvres, etc) ; 3) résultat collectif émergent de comportements individuels discriminatoires, c'est-à-dire fondés sur la perception consciente ou inconsciente de certains caractères de l'autre (couleur de peau, sexe, religion, etc...), qui aboutit non intentionnellement mais non moins sûrement à une ségrégation. Nous serions plutôt ici dans le cas 3.
- Cette répartition géographique permet aussi d'étudier comment se fait l'assimilation des étrangers à Chicago (Halbwachs, un durkheimien, « Chicago, expérience ethnique », 1932)
- Près des 2/3 des habitants de Chicago en 1920 sont étrangers ou descendants directs d'étrangers → l'assimilation est un gros enjeu.
- Dans un premier temps, se recréent des habitudes du passé, ex des relations entre Juifs et Polonais (cf. p. 300)
- Puis intégration, d'autant plus rapide que 1) populations sont culturellement proches des Américains (ex: Irlandais réussissent mieux que les Italiens du Sud), et que le niveau social est élevé.

B. L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine

Roderick MacKenzie : « L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine », 1925.

[En attirant l'attention sur les déterminations géographiques de la ville, cet article pointe une dimension qu'on a trop tendance à oublier]

[Sans céder à la théorie des climats de Montesquieu, il peut être utile de garder à l'esprit certains éléments] :

- Les communautés humaines, historiquement, se sont fixés en des endroits naturellement propices pour ce faire. L'auteur rappelle le rôle d'axe de communication qu'a joué la Méditerranée pour l'Empire romain et pour l'implantation de comptoirs sur ses rives
- Plus généralement, il rappelle que, traditionnellement, le magasin d'approvisionnement est à la croisée des routes, ou à la jonction de vallées si on se situe en montagne. Les populations s'implantent à proximité des gués sur les fleuves
- Avec l'industrialisation, les axes d'implantation ont été définis de plus en plus par le chemin de fer et le navire à vapeur
- Plus généralement, c'est la forme même de l'agglomération qui épouse les axes, ou les innombrables villes qui s'étirent le long des routes qui les desservent [trait particulièrement répandu au Cambodge]
- L'auteur emprunte à l'écologie les notions d' « interdépendance » des individus entre eux, et d' « environnement », dont on ne saurait nier qu'elles ont un rôle à jouer dans l'explication du phénomène urbain. [De même que des arbres sont interdépendants dans une forêt, les citadins le sont dans une ville].

[Une étude de la ville en termes purement écologiques a toutefois une capacité explicative limitée]

- Certains mécanismes directement inspirés de l'écologie végétale ou animale ont une capacité explicative limitée. C'est le cas du concept d'équilibre entre ressources d'un milieu et population qui y vit. La population croît tant qu'elle n'épuise pas les ressources naturelles, puis décroît ensuite par émigration (des forces vives les premières) et diminution du taux d'accroissement naturel. La description de l'auteur fait inmanquablement penser aux villes-champignons ou aux villes de chercheurs d'or qui ponctuèrent le rêve américain : construites en une nuit, désertée quand le filon s'épuise. Cette explication semble toutefois incapable de rendre compte de la croissance continue de villes comme NY ou Los Angeles, pour lesquelles on trouverait difficilement le « butoir » naturel.
- la métaphore écologique oscille entre 2 extrêmes :
 - soit elle est très spécifique ; elle est alors non dépourvue d'allusions à une forme de darwinisme, en tout cas de compétition entre individus, cf. la définition proposée par l'auteur de « l'écologie humaine » : « l'étude des relations spatiales et temporelles des êtres humains en tant qu'affectés par des facteurs de sélection, de distribution et d'adaptation liés à l'environnement ». Elle suppose donc en fait des formes sociales de régulation sous-jacentes.
 - soit elle est très générale mais son apport épistémologique est alors très réduit par rapport à la sociologie en général ; elle semble presque aller du côté du structuralisme : « l'écologie humaine s'intéresse fondamentalement à l'effet de la *position*, à la fois dans le temps et dans l'espace, sur les institutions humaines et le comportement humain ».
- → Cette explication semble valable surtout pour *l'émergence de la ville* dans une nature encore vierge. Nombre d'ex cités par l'auteur sont d'ailleurs empruntés à l'urbanisation d'un pays vierge comme celle que connurent les EU. Mais les facteurs naturels n'expliquent qu'une petite partie des réalités urbaines actuelles (par ex pas du tout la partition de Paris ou Londres en Est et Ouest)

C. « L'écologie urbaine, c'est la concurrence tempérée par la communication »

La ville, phénomène naturel, par R. Park, 1952 :

[Un modèle « soft » de l'écologie urbaine]

- la concurrence, qui est le principe organisateur fondamental dans les communautés végétales et animales, joue un rôle à peine moins important dans la communauté humaine. Là où les premières parlent d'habitat, la seconde parle de région économique ; quand elles parlent de différenciation des espèces, la seconde parle de division du travail
- De même que l'écologie animale ou végétale met en lumière des phénomènes de coopération, qui font que les espèces en question vivent de manière plus prospère que si elles habitaient séparément, l'écologie urbaine montre que les hommes gagnent à vivre en agglomération urbaine
- Mais les facteurs de cette coopération résident essentiellement dans un trait distinctif des sociétés humaines : la communication.
- On peut ainsi distinguer 3 ordres qui structurent une cité :
 - L'ordre territorial : « la géographie et l'organisation territoriale de la société tirent leur importance du double fait **que les relations sociales sont largement déterminées par les distances matérielles** et que la stabilité sociale est assurée lorsque les êtres humains ont des racines dans un sol ».
 - L'ordre économique ou concurrentiel

- L'ordre culturel, niveau où se situe la communication.

Conclusion : apports et limites de l'école.

- L'École de Chicago affirme l'existence d'une « personnalité urbaine » (le mot est de Wirth), c'est-à-dire affirme, dans certains de ses textes, que la ville sécrète une sorte d'homme nouveau qui n'existerait que chez elle. Nous avons vu ses caractéristiques. Encore faut-il nuancer, beaucoup de textes de cette école ne sont pas aussi radicaux, ex : mise en lumière de phénomènes d'agrégation / ségrégation → preuve qu'il reste des traces de « communauté » dans la « société ».
- La ville elle-même serait construite de manière « naturelle », presque biologique, selon un schéma de croissance guidé uniquement par des considérations spatiales.
- Ces deux idées ont été fortement contestées. Dans sa version extrême, la contestation est venue des marxistes (Manuel Castells, dans les 70s) :
 - la ville ne serait pas un phénomène autonome mais, comme tous les phénomènes sociaux, elle serait expliquée par autre chose qu'elle-même, à savoir la lutte des classes. Ex : Dunkerque, sous les traits de *Monopolville I* (1974) : tout est construit en fonction des industries : logements, loisirs, transports en commun, tout découlerait des industries qui organiserait la ville de la façon la plus pratique pour elles (pas de loisirs autonomes pour les ouvriers, ...)
 - sur le versant de la personnalité : il n'y aurait absolument pas de « personnalité urbaine », la personne serait surtout le produit de rapports de production et de rapports de classe. → avant que d'être parisien, ou lillois, ou habitant d'un petit village, on serait surtout ouvrier, ou cadre, ou paysan.
- Force est de reconnaître cependant une certaine autonomie au phénomène urbain, et certaines spécificités au fait d'habiter en ville : présence des étrangers (/village), phénomènes de migration intérieures et extérieures selon des logiques nationales et/ou de niveau de vie, présence de zones intersticielles, attitude blasée plus fréquente, ...
- Et, si parler de « personnalité urbaine » semble excessif dans la mesure où le fait d'habiter dans une ville ne détermine pas entièrement la personnalité de chacun, en revanche on peut parler de « condition de citoyen », dans la mesure où nous sommes nécessairement influencés par ce mode d'habitat.
- → aucune des 2 approches, marxiste ou de Chicago, n'est pleinement acceptable. Elles reflètent surtout 2 conceptions antagonistes, l'une d'un homme essentiellement défini par des rapports de classe, l'autre d'un homme essentiellement défini par sa localisation géographique. Choisir entre ces deux écoles impliquerait donc de choisir entre deux anthropologies, entre 2 visions de l'homme.